

Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER



*Le réel quelque fois
désaltère
l'espérance, c'est
pourquoi contre
toute attente
l'espérance survit.*

René Char

Septembre 2001 : Raphaël Monticelli me passait le témoin.

Septembre 2016 : C'est à mon tour de laisser la barre du navire « Amis de l'Amourier » à Michel Séonnet. Je le fais en toute confiance assuré qu'il sera un président à la fois rigoureux et garant d'ouverture. Je reste à bord, bien sûr. Avec les ami(e)s. La traversée se poursuit.

J'aimerais passer la parole comme on ajuste, comme petit j'ajustais une passe, afin qu'à la volée, Michel puisse la reprendre. Et dès lors autant ancrer l'acte d'écrire dans le lieu même où la main s'avance sur le papier. Ici est ma déchaussière, 1770m. Les nuages sont blancs troués de bleu ou noirs sur fond gris et cotonneux d'avant l'orage. On voit cela comme on sait aussi l'horreur de ce 14 juillet qui s'est abattue sur la Promenade des Anglais, ici, à Nice comme quelques jours auparavant à Bagdad, ailleurs encore, le 24 juillet à Kaboul ou dans cette petite église de Saint-Étienne-du-Rouvray...

J'ai peur que l'on voie moins ces autres nuages prompts à brouiller mots et pensées, ces nuages bruns qui aux 4 coins des anciens parapets de l'Europe enténébrent toujours plus les urnes tandis que se noient, jour après jour, ceux que Frantz Fanon appelait après Pottier, *les damnés de la terre*.

La poésie, tout travail sur le poème, et plus généralement sur la langue – par-delà toutes les polémiques – prend en charge l'opacité qu'elle rompt, rend poreuse sa raideur qu'elle rend balbutiante entre son et sens, bafoue sa clôture dans la mesure où elle est sans cesse en crue, débordante. Ainsi sauve-t-elle la langue. Et l'homme avec. Et à terme le monde.

Me reviennent les mots de Nazim Hikmet :

*Et voilà, mon amour,
et voilà, être captif,
là n'est pas la question,
la question est
de ne pas se rendre.*

Alain Freixe, président de l'Association des Amis de l'Amourier de 2001 à 2016

Éditorial par Alain Freixe et Michel Séonnet 1

Hommage à Michel Butor 2, 3, 4

Entretien conduit par Raphaël Monticelli avec
Marc Delouze 5, 6, 7

Note de lecture sur le nouveau livre paru :

L'Enfant qui regardait la mer de Michel Séonnet
par Françoise Oriot 8

Note de lecture sur une réédition :

Avant la nuit d'Alain Freixe
par Jean-Marie Barnaud 8, 9

Agenda des amis 9

Hommages à Henri Maccheroni 10
et à Valérie Sierra 10

Des liens hypertextes indiqués par une mise en couleur des mots vous conduisent vers des informations complémentaires (à lire ou écouter) sur le web.

Nous ne nous rendrons pas, Alain. Ou tout au moins nous essaierons. Et nous croyons que les livres que publie L'Amourier sont de ceux qui aident à tenir veille sur ce monde.



La grande faute, ce serait de se laisser entraîner sur la pente mortelle des « À quoi bon ? ». À quoi bon écrire, à quoi bon publier, s'il n'y a de valeur et de sens qu'à la mesure de la médiatisation des rentrées littéraires. On ne nous permet pas d'en être. Cela n'entame pas notre résolution. D'écrire. De publier. Et pour ce qui est de l'Association des Amis de l'Amourier dont je prends la présidence, d'agir pour accompagner la marche entêtée et patiente des éditions L'Amourier. L'activité de notre association n'a pas d'autre objectif. Et cela n'est possible que si chaque adhérent, chaque sympathisant, en porte autour de lui la cause. Oui, il convient aujourd'hui de considérer l'édition de livres de littérature comme une véritable cause pour laquelle il vaut la peine de sortir de son trou. Et puisque l'ami Alain est un fervent de citations dont il n'a cessé d'enluminer cet éditorial tout au long des années de sa présidence, en voici une d'Apollinaire glanée à l'exposition que le Musée de l'Orangerie lui a consacrée à Paris :
Bonne rentrée.
Bonnes lectures.

*Je sais que seuls
renouvellent
le monde ceux qui
sont fondés en poésie.*

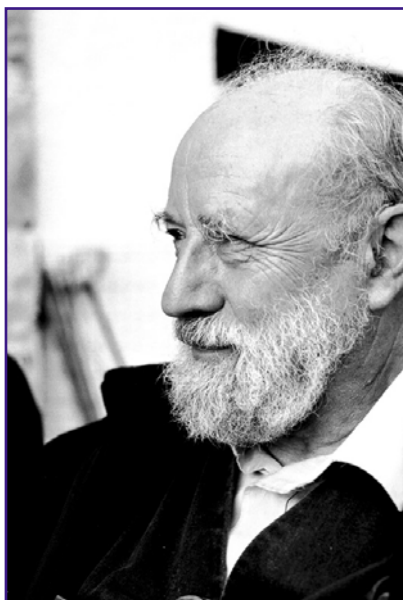
Michel Séonnet, nouveau président de l'Association des Amis de l'Amourier

HOMMAGE à Michel Butor

encore et toujours
notre président d'honneur

*Ce qui compte c'est la fécondité
dans la longévité**

Michel Deguy



© Marc Monticelli

Michel Butor s'est effacé. Disparu, le grand voyageur. Voilà qu'il a rejoint ce monde dont il traquait dans son chantier d'écriture les réseaux et le sens à venir. Nous continuerons à le chercher ici et là, partout dans ses milliers de livres. Ses lettres, sa voix, douceur et fraîcheur, nous manqueront. Moins si nous savons tirer de son absence la force qui mène à poursuivre.

Michel Butor était un facteur de langue, un ami des « éditeurs en bouton », un « rôdeur de proximité », un éveilleur toujours en phase avec ce qui fait notre dignité d'homme, cette capacité à redresser la tête, tirer les épaules en arrière, sourire du coin des yeux et avancer, manière de tenir en respect les bords du ravin noir où tout menace de s'effacer. Il venait après les avant-gardes, décidé à poursuivre seul en compagnie des artistes et des poètes son chemin de langue dans le monde/la terre même qu'il entraîne dans sa course que seule « la Ramasseuse de sarments » pouvait arrêter/ C'était *Sans issue*, on l'avait lu : « On jure de s'arrêter / on sent qu'on va continuer / on voit passer les années / entre Anvers et contre tout ».

Oui, Michel Butor reste ce poète pour qui la poésie rend la langue à la parole. Quelqu'un qui sait que dans ce « salut aux nuages du futur », c'est le présent qu'il nous rend habitable.

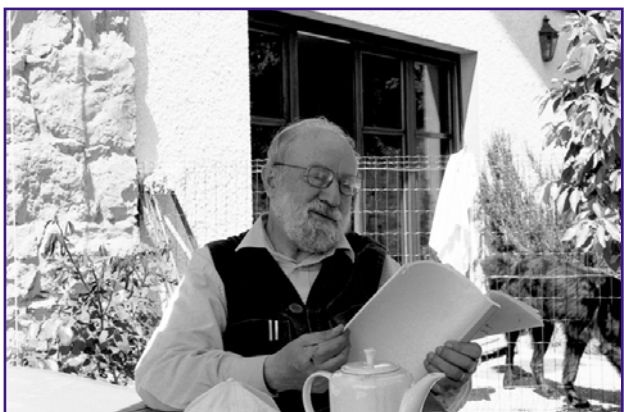
Personne ici parmi nous dans cette ville que nous aimons comme Michel Butor l'aimait, cette ville blessée par ce meurtre de masse du 14 juillet, ne dirait le contraire ! Nous sommes quelques-uns dans ce comité de lecture des éditions L'Amourier au premier rang desquels Raphaël Monticelli à avoir eu le privilège de le rencontrer, le côtoyer, travailler avec lui.

Que les mots qui suivent disent notre infinie reconnaissance.

* La revue *Europe* dans son numéro de septembre/octobre 2016 consacre un dossier à Michel Butor intitulé *Longévité*.

Alain Freixe

Écouter la voix de Michel Butor



© Marc Monticelli



© Marc Monticelli

(Le texte en italique est tiré du poème *Posthume* paru en 2008 aux éditions de la Sorbonne dans les actes du colloque « Michel Butor, déménagements de la littérature » Un grand merci à Mireille Calle-Gruber qui a édité ces actes et qui m'a autorisé à reproduire ici ces fragments)

Ami on dit que tu es mort
je n'entends que lamentations
comment se fait-il alors
que je sente toujours présents
tes mots ta voix et cette

humanité que tu portes
ce pouvoir de transformer
les pires poisons en baume
de distribuer autour de toi
la grâce des bénédictions

Ce que je sens c'est ta présence

*Certes je serais bien heureux
de voir entendre comment dire
tous ceux à qui j'ai survécu
de mêler ma voix à la leur
en souples improvisations
imitations renversements
en ajoutant des instruments
en jam-session d'éternité*

Ta voix mon ami nous traverse
se mêle à nos voix c'est ainsi
qu'elle accompagne nos voyages
en terre inconnue en dépit
de la mort et de la tristesse
ta voix amie nous accompagne

*Mais ce que j'aimerais le mieux
que la grande Oreille m'entende
serait de devenir un ange
de me promener invisible
dans la continuation du monde
en soufflant des inspirations
pour éviter les catastrophes*

*Aux poètes qui se promènent
dans la montagne avec leur chien
d'autres peintures et musiques
pour inventer un paradis
où la mort deviendrait sourire
où l'on déplacerait les astres
pour accorder leurs tuyaux d'orgue
aux balbutiements des enfants*

Raphaël Monticelli

Cher Michel Butor,

Je reviens des États-Unis. Les écrits sont des roseaux que la mort ne rompt pas. Déjà, en survol, au-dessus des villes américaines, c'est l'une de vos réflexions sur l'orthogonalité qui me vint à l'esprit. J'ai cherché ensuite en elles, les signes, les mots et les textes – je n'ai pas été jusqu'aux archives bien que j'aie visité un musée de l'enseigne à Las Vegas – qui peuvent en donner une compréhension comme toutes les villes que vous avez visitées ont pu vous la donner. J'ai souri à Las Vegas en pensant aux combinatoires de certains de vos textes. Tout au long de ce voyage, les choses étaient transformées car vous avez inventé une nouvelle façon d'en parler. L'espace, la flore, la faune, la géologie, les gens, l'histoire des peuples et l'histoire de leurs écrits. Oui, tout cela m'était à l'esprit par vos écrits... Et les images. Les images qui vous ont fait tant écrire, qui devenaient images multipliées, par vos écrits qui en devenaient plus que ce que la solitude peut leur donner. Ils ont d'ailleurs souvent cherché d'autres compagnonnages, ce sont les

rencontres qui forment la jeunesse dit-on. Cher Michel, j'ai visité le Grand Canyon. Un gouffre. Un vide plein. Un vide écrit. J'ai pensé à vous. J'avais là, devant moi, l'image géologique de ce que vous représentez pour moi : de l'espace, de l'espace, de l'espace et toutes ces strates, si différentes, et tous ces creusements ou hérissements, ces failles, ces blocs en suspension que le souffle du vol d'un oiseau pourrait faire tomber et nous faire découvrir encore quelque chose d'inattendu. Et les couleurs... Vos couleurs. Du vert, du gris, du gris-vert, du gris-bleu, du rose, du mauve, de l'orange, du jaune, du rouge sang, de l'ocre, de l'ocre rouge, du beige, du noir... Et tous les petits détails que l'on perçoit par surprise ou acuité tant il y en a. Tout cela combiné et modifié selon la distance et l'heure du jour. Et, un grand compagnon caméléon. Le ciel. Le peintre. Vous rirez, sans doute, au fait que je me suis arrêté dans un hôtel d'une de ces petites agglomérations de maisons basses, agglutinées comme des champignons le long des grandes et longues routes droites, vous rirez car

elle s'appelle *Page*. Page où rêver peindre ce que vous pourriez écrire ou écrire ce que vous pourriez peindre. Les rumeurs... En regardant tous ces paysages, je me suis souvenu de votre regard, si pétillant lorsque je vous amenais de la matière, matière de rêves ? je me suis souvenu de ses oscillations quand il se retournait en vous pour surveiller la structure du dire.

Cher Michel, je suis encore dans l'avion, je serai tout à l'heure en France, les États-Unis deviendront un souvenir, mais un souvenir stigmatisé par le souvenir de vos textes et certainement par leur lecture ou relecture future. Je dirai à mes amis ou aux gens de rencontre qu'il est bien de lire les écrits que l'on fait à votre égard mais qu'il faut surtout lire – je sais, il y en a beaucoup, il y faut une persévérance qui alimente le désir – vos livres et lire et regarder, s'ils le peuvent, les objets de vos collaborations.

Deux mille seize amitiés,

Martin Miguel

Voir les livres de Michel Butor publiés chez L'Amourier

Rendre hommage à Michel Butor, dont l'œuvre est si importante dans la littérature contemporaine, dont l'humanité et l'éthique ont ému nombre de ceux qui l'ont entendu ou approché, est dire en premier lieu notre immense gratitude envers lui. Puis, parce que nous n'entendrons plus sa voix, en silence, recueillis, souhaiter que sa présence, toujours, émane des souvenirs et de ses livres.

Le samedi 7 juin 2003, pour la sortie de son 4^e livre publié aux éditions L'Amourier, il était venu à Coaraze, lors de nos «Voix du Basilic» afin d'y «rencontrer des amis» avait-il dit. Ce livre, dont le titre *Au rendez-vous des amis* justement, confirme ce qu'il a toujours affirmé : *L'amitié est consubstantielle à l'art*.

Parmi les amis de ce livre, il y a Georges Perros, dont nous vous donnons en partage un fragment du poème... parce que Michel Butor est là, dans une relation profondément humaine et qui va au texte dans le même mouvement d'empathie :

*(...) c'est pourquoi lorsque j'imaginai un de mes textes mûr
mais je n'entendrai plus jamais cette voix qui m'illuminait*

*C'est à lui que je l'envoyais lui demandant de relever les bourdes
fautes de frappe ou d'orthographe inconséquences platitudes erreurs
et nul ne s'est acquitté de cette tâche ingrate avec autant de délicatesse
n'hésitant jamais à me signaler ce qui le gênait
mais s'ingéniant toujours à présenter les choses
de la façon qui pourrait le moins me faire souffrir
mais je ne lirai plus jamais cette écriture dans mon courrier le matin*

Les éditeurs de L'Amourier



© Marc Monticelli



© Marie Jo Freix

Du Jazz en Pédagogie

La faculté de Nice est jeune, elle doit faire sa place, créer son espace, imprimer sa marque. Les professeurs ont pris la mesure de l'aventure, ils se lancent, innovent, créent des cours du soir pour étudiants salariés. Nous sommes en 1970, mai 68 remue encore dans les amphis, amplifiant ce souffle d'air frais qui passe sur la critique littéraire et sur la pédagogie.

– Tu as cours avec qui, aujourd'hui ?

– Michel Butor, nous travaillons sur Virginia Woolf. En musique.

– En musique ?

– Oui, Michel Butor a une façon tout à lui d'enseigner. Il place son cours de littérature au cœur d'une pratique de jazz. "J'ai préparé mon cours, dit-il, mais si vous restez passifs, ce sera une simple et plate interprétation. En revanche, si vous intervenez, si vous contestez, questionnez, sollicitez, si vous demandez plus ou mieux, et même si vous pinaillez, alors je vais pouvoir donner sa pleine mesure à mon instrument et mon cours va se développer en variations et improvisations, et nous avancerons dans le plaisir de la création collective".

On ne s'en prive pas, et Michel Butor jubile, virevolte, nous conduit au bord de l'abîme, et... nous ouvre les textes.

Non loin de là, Raoul Vaneigem affirmait : "apprendre sans désir, c'est désapprendre à désirer". À Nice, nous cultivions alors, et ainsi, le désir et le plaisir. Plus près encore, dans l'amphithéâtre qui joutait celui où Butor saxophonait, d'autres étudiants découvraient avec Ned Bastet les méandres, l'écriture et les bonheurs de *La Modification*.

Il est des marques qui demeurent à vie, comme le soleil fertile de la transmission.

Yves Ughe



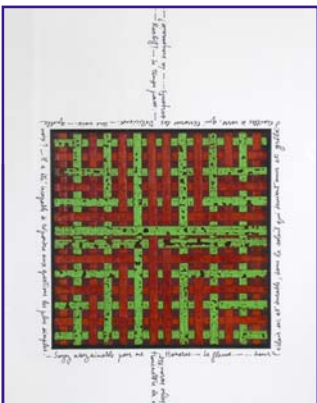
© Marc Bénita

Le dessin d'Émile Butor, au premier plan, représente son fils Michel.



© Marie Jo Freixe

Présentation de Michel Butor par Alain Freixe au Festival du livre de Moux-Sartoux en 2005.



© Marc Bénita

nous avait rejoints sur le stand de L'Amourier pour y signer quelques livres. Je lui serrai la main, frappé par l'intelligence de son regard. Il en émanait une force tranquille, de celui qui sait ce qu'il a accompli, et en même temps une bienveillance pour le petit jeune qu'il avait devant lui. Je ne lui parlai pas. Qu'aurais-je pu lui dire qu'il ne sût déjà ?

Benjamin Taïeb

Michel Butor et Les Cahiers du Museur

Mes rencontres avec Michel Butor, je les dois à Raphaël Monticelli, à notre compagnonnage de plus de 20 ans maintenant. Ce fut d'abord un entretien pour la Revue *Friches* (N°61-Hiver 1998), puis un entretien pour la revue *La Sape*, paru en 2001 dans son N°55/56, *Voir/entendre dans les couleurs du silence*, réalisé par écrit au long de quelques mois où je restais toujours surpris par l'écoute et la générosité dans l'échange de Michel Butor. Ce fut ensuite *Chanter au bord du gouffre*, entretien pour notre *Basilic* en 2003 à l'occasion de la parution de son livre aux éditions L'Amourier, *Au rendez-vous des amis*. Le dernier parut dans *L'Humanité* en 2004 : *Michel Butor, au futur, toujours*.

Ce fut ensuite une présence attentive et fidèle à ce qui devint *Les Cahiers du Museur*, lesquels produisant cahiers et livres, confrontant textes et images – livres d'artistes et/ou œuvres croisées – sont devenus, les faits s'imposant, un catalogue, un « rendez-vous des amis ».

Michel Butor a partagé notre aventure au travers de nos 3 collections principales. Dans la collection « À Côté », 7 titres avec Joël Frémiot, Martin Miguel, Jean-Jacques Laurent, Gino Gini, Fernanda Fedi, Max Partezana, Henri Maccheroni ; un titre dans la collection « Connivences » où je me suis plu à réunir autour de Michel Butor, les amis Martin Miguel et Max Charvolen ; enfin un titre, avec Martin Miguel, dans la collection « Mano a Mano »

collection qui doit tant à sa conception des rapports entre l'image et le texte.

Par delà sa mort, ce 24 août 2016, quelque chose de sa voix d'encre continuera à nous parvenir. Ici et là, des textes, des poèmes, des livres en cours d'élaboration attendent. Pour ce qui concerne *Les Cahiers du Museur*, Michel Butor nous avait confié en mai dernier deux poèmes : l'un pour Patrick Soladie (collection À Côté), l'autre pour Martin Miguel (collection Connivences). Le maître d'œuvre du chantier d'écriture a disparu, il a laissé en partant la porte de l'atelier ouverte. Pour nous.

Alain Freixe

ENTRETIEN

Raphaël Monticelli
avec **Marc Delouze**



Poète, prosateur et voyageur, Marc Delouze est aussi un agitateur, au sens sympathique du terme, de la scène poétique française: Fondateur et animateur, depuis 1982, des *Parvis poétiques* à Paris; cofondateur et conseiller littéraire de feu le festival *Les Voix de la Méditerranée* de Lodève; animateur depuis 20 ans du festival *Tout un poème* dans le 18^e arrondissement de Paris. Il a publié une vingtaine de livres (poèmes et récits) – dont le premier, *Souvenirs de la maison des mots*, fut préfacé par Aragon – chez différents éditeurs: Verdier, La passe du vent, Le Bruit des autres...). *Chroniques du purin* est son premier livre publié aux éditions L'Amourier.

“La littérature est une conversation sans fin...”

Raphaël Monticelli:

(...) j'aimerais donc que notre conversation ne porte pas seulement sur Chroniques du purin que tu viens de publier à L'Amourier au printemps dernier. J'aimerais que nous évoquions ta trajectoire en poésie, depuis Souvenirs de la maison des mots. Ce premier recueil, paru en 1970, m'avait frappé par sa force, et cette radicalité qui s'annonce dès son ouverture:

*“Je suis poète par la force des choses
Par la force des mots notre main sur les choses...”
Près d'un demi-siècle plus tard, comment lis-tu ces deux vers...*

Marc Delouze:

Pas facile d'expliquer (ne parlons pas d'analyser!) le sens des mots que l'on met en jeu dans un poème. Sans doute y a-t-il (eu) une intention, mais bien malin celui qui aurait la prétention de la cerner précisément (honnêtement). Près de cinquante ans après l'avoir écrit, ce poème, que je dis souvent dans mes spectacles et qui est devenu *a posteriori* mon “art poétique” (le seul que je connaisse par cœur), me semble d'une telle évidence que répondre à ta question serait comme répondre à la question de savoir comment l'on respire. Néanmoins, je crois me souvenir que c'était ma façon de comprendre et d'interpréter, à ma manière, la fameuse formule de Lautréamont: *la poésie doit être faite par tous*. (Lautréamont que nous lisions, à l'égal de Rimbaud, avec un ami, des nuits entières, en sirotant du ouisqui...) C'était une époque où nous nous méfions de “l'inspiration”, mais je sentais malgré tout que, d'une part, le besoin de poème venait plus de ma relation avec le monde qu'avec moi-même, et d'autre part, que les mots pouvaient avoir la force de bouger les choses (peut-être même de les changer?). Depuis, on peut constater qu'en effet, parfois pour le meilleur, mais souvent pour le pire, les mots ont pu changer les choses: voir la manière dont

les discours politico-médiatiques ont détourné, accaparé, violenté certains mots au point d'en avoir escamoté le sens et, donc, la réalité (“liberté”, “peuple”, etc.). Et puis ne pas oublier la fin du poème (*et me menace la fêlure des mots / comme la fragilité d'un papier consommé*) qui, sans que j'en aie conscience, semblait bien augurer de la suite de mon parcours... poétique. En bref, la nécessité du poème, donc, par la force des choses, son “évidence”, ne peut être appréhendée qu'en tenant compte de l'extrême fragilité de ce qui le constitue: les mots.

Raphaël Monticelli:

Force et fragilité des mots. Le poème comme enjeu... Je vais laisser ces idées faire leur chemin: elles permettent de mesurer la responsabilité de qui s'engage à leur donner force sur les choses... Je n'ai lu qu'après coup la préface de Louis Aragon à ces Souvenirs de la maison des mots. Aragon l'a intitulée: Par manière de testament. Si ce n'est pas une sorte de passage de relais, c'est la marque d'une grande confiance que ce “maître” témoignait à un tout jeune poète. Aragon écrivait:

*“N'entendez-vous pas combien j'aime ces poèmes, et qui aime exagère-t-il jamais? Quelque chose ici commence. Quelque chose dont je ne verrai point la fin. Mais que je me hâte de prédire, avec les dernières forces de mon âge.”
Peux-tu nous en dire un peu plus sur ta relation avec Aragon. On la verrait volontiers bénéfique. Je suppose qu'elle a pesé aussi, et qu'il a fallu s'en libérer...*

Marc Delouze:

Ouais... pas facile non plus d'y voir clair dans cette affaire. Lorsqu'Aragon m'a lu, par téléphone, la préface qu'il venait d'écrire (histoire peut-être de juger de son effet sur moi?) je n'y ai rien compris. J'ai balbutié un vague merci, puis nous avons raccroché.



Raphaël Monticelli :

Oui... La biographie qui suit la deuxième édition du recueil, à La passe du vent, rappelle cet épisode... ensuite?

Marc Delouze :

Ensuite, l'ayant lue (c'est-à-dire découverte à la sortie du livre) je dois avouer aussi que je n'ai jamais vraiment cru ce qu'Aragon "annonçait" dans son texte. Et ce n'est pas du tout par modestie (fausse ou pas), mais plutôt par réflexe de défense de ma personne privée: je n'étais pas du tout convaincu que je correspondais au personnage dont parlait le Grand Homme. J'étais un autre, déjà. La suite devait le prouver: les réactions mi-amusées mi-jalouses de mes nouveaux "amis" poètes, mon incapacité à dépasser le niveau des poèmes publiés dans *Souvenirs de la Maison des mots*, mes maladresses dans la société littéraire (le cercle d'Aragon), ma propension à ne pas me prendre au sérieux (une vieille habitude, déjà, à cette époque) ni – pire que tout! – à ne pas prendre les autres trop au sérieux: tout cela débouchant (provisoirement) sur un silence de vingt ans. Aujourd'hui, étrangement, je suis assez fier d'avoir suscité ce jugement d'Aragon, sans pour autant prendre au sérieux ses comparaisons. Paraphrasant un de mes poèmes: si je ne serai jamais Nerval ou Rimbaud, ni Nerval ni Rimbaud ne seront jamais Marc Delouze. Je sais que ma voix est unique car elle est la mienne, et cela me suffit amplement. L'avenir dira ce qu'il en sera pour les autres. Un avenir où je ne serai pas...

Raphaël Monticelli :

Tu viens d'évoquer "un grand silence de vingt ans"... Je me réfère à nouveau à la bio... Je lis: "Quelques années plus tard, se refusant à "faire le poète", s'installe dans un silence éditorial de près d'une vingtaine d'années, pendant lesquelles il travaille à la recherche de nouveaux supports d'expression poétique, liés à la cité d'aujourd'hui..." Pourrais-tu évoquer cette "recherche de nouveaux supports poétiques"? Je pense aux Parvis poétiques que tu fondes, en 1982, avec Danielle Fournier. Je pense à la magnifique aventure du festival des Voix de la Méditerranée, à Lodève; Lodève défunt, voilà que tu collabores au festival C'Mouvoir... Quels motifs te poussent dans ces actions collectives de diffusion?

Comment articules-tu écriture poétique et diffusion de la poésie?

Marc Delouze :

J'ai trop souffert de l'isolement forcé (qui est le contraire de la solitude choisie) dont les poètes semblent à la fois se délecter, et souffrir. Et quand je parle des poètes, je devrais plutôt parler des poèmes. C'est pitié de garder ça dans le secret des cénacles et des éditions plus ou moins confidentielles. Né du monde dans lequel on vit, on doit rendre à ce monde le poème qui lui revient de droit.

Par ailleurs, j'aime les relations avec un public. J'aime offrir des choses à ce public. J'aime lui faire découvrir, à travers la poésie des poètes vivants, cette part ignorée, occultée de lui-même, à la fois si lointaine et si profonde.

Et puis, il fallait bien faire quelque chose de ma vie...

Quant à articuler mon travail de diffusion/popularisation de la poésie avec mon écriture... Je ne me suis jamais vraiment posé la question, considérant... qu'il n'y avait pas de question. Si la diffusion est une affaire publique, l'écriture est une affaire privée. Bénéficiant de fonds publics (subventions) pour organiser mes manifestations depuis plus de trente ans, cela me confère une sorte de responsabilité « pédagogique » à l'égard du public, qui consiste à

- 1) donner à entendre des poésies appartenant à tous les courants, toutes les formes, toutes les pratiques existantes,

- 2) choisir des œuvres dont la qualité et la pertinence me semblent indiscutables.

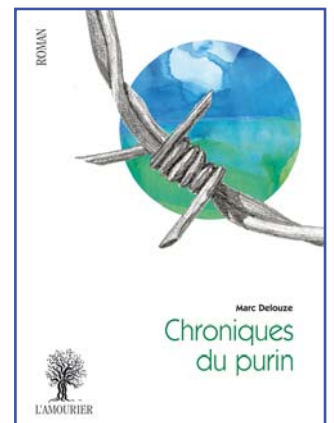
Cela a sans doute influé sur le niveau d'exigence que j'impose à ma propre écriture, qu'elle soit de poésie ou de prose. Car j'ai beaucoup appris à lire. La lecture que chaque écrivain doit s'imposer à lui-même me paraissant au moins aussi importante – sinon plus – que l'écriture elle-même !

Raphaël Monticelli :

Et ces lectures apparaissent explicitement, et parfois abondamment, dans tes textes. Les lecteurs des Chroniques du purin s'en rendent vite compte... Du reste, dès ton premier recueil, ton lecteur perçoit ta volonté d'inscrire les mots, les textes, les noms des autres dans tes mots et tes textes; dans ton travail d'écriture, le "tu" n'est jamais bien loin... Il semble même l'un de tes motifs principaux...

Marc Delouze :

Borges a écrit "Certains sont fiers des livres qu'ils ont écrits, moi, je suis fier des livres que j'ai lus". Bien sûr, il y a là une manière de coquetterie qui ne trompe pas. Mais il y a quelque chose de très fort et de très important dans cette confiance. De même que Vitez disait que "nous sommes faits du bruit des autres", je suis persuadé que nous écrivons toujours avec les mots des autres, chaque écrivain est fait des livres qu'il a lus – et parfois même de ceux qu'il n'a pas lus, mais qui le marquent de manière implicite. On trouve une belle analyse de ce phénomène dans *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus*, l'essai plein d'humour et de profondeur de Pierre Bayard, paru en 2007 chez Minuit. J'éprouve ce besoin d'ouvrir en grand les portes de la cuisine: je donne à voir (à lire) ce qui, chez les écrivains que je lis, m'interroge, m'enrichit, me séduit, me rend jaloux (ou intelligent), me divertit, m'amuse, m'ouvre les yeux sur le monde, l'humanité... et moi-même. Toutes choses dont je suis persuadé qu'elles agissent tout autant chez les autres écrivains, même s'ils le taisent ou le camouflent, non par honte, mais par une forme de pudeur qui m'est étrangère. Les écrivains que je lis me parlent. Ma manière de leur répondre est de les citer. La littérature est une conversation sans fin, sans frontière temporelle ou spatiale. (...)



Raphaël Monticelli :

À cette conversation avec les écrivains à travers l'espace et le temps, me semble faire écho la conversation que tu institues entre les genres... Les **Chroniques du purin** en sont un exemple évident...

Dans *La nouvelle quinzaine littéraire*, Jean Miniac fait remarquer que ces **Chroniques du purin** « imposent le souple balancement de leur forme, oscillant entre vers et prose (n'oubliant jamais le premier, refusant de se dissoudre dans la seconde)... ». Les **Chroniques du Purin** sont un récit, pas de doute là-dessus, un récit soutenu par la poésie, l'écriture poétique, la tienne, celle des autres... N'y a-t-il pas, dans ton travail d'écriture, une volonté de renouvellement ou de bousculement des genres ?

Marc Delouze :

C'est sans doute présomptueux de le confirmer, mais ce serait ridicule de le nier : mon écriture entend bien se libérer des frontières des genres, non pour les nier, mais bien plutôt pour les franchir en toute liberté, dans les deux sens. Je n'« oscille » pas vraiment, comme l'écrit Jean Miniac dans son très intense article, mais je circule entre prose et poésie, créant (c'est mon ambition) un genre nouveau qui permet d'intégrer, parfois dans une même phrase, dans une même période, différents niveaux de langue qui correspondent à différents niveaux de conscience, ainsi qu'à une accommodation permanente du « style » face aux multiples strates de la réalité abordée. Bon, je ne suis ni le premier, ni le seul à tenter cette impossible nécessité. Je me situe dans une tradition qui va de Cervantes et Sterne à António Lobo Antunes et Cormac McCarthy, en passant par Faulkner, Bohumil Hrabal et l'Aragon de *Blanche ou l'oubli*. (Excusez du peu !). Mais, comme l'a écrit Thomas Bernhard, *si nous n'entrons pas sans cesse dans la difficulté suprême, nous sommes laissés pour compte et rien de plus*.

Raphaël Monticelli :

Cette circulation dont tu parles m'amène à évoquer la marche... Il y a de la marche, dans les **Chroniques** : marche dans l'espace rural où réside le narrateur, marche dans son habitat, marche dans ses livres, dans ses lectures. Il y a le territoire de la cité, et la douleur qui traverse la cité. Il y a, le long de la marche, une sorte de porte à porte, et on le voit frapper, et on voit

les portes s'ouvrir, et on entend les voix de la cité douloureuse, que le narrateur entend, qu'il reprend, qu'il rapporte. Verrais-tu ces **Chroniques** aussi comme un de ces « nouveaux supports d'expression poétique, liés à la cité d'aujourd'hui... ? »

Marc Delouze :

Pas vraiment, parce que, encore une fois, il ne s'agit pas dans les **Chroniques** de poésie, mais de récits en prose. Mais ta question me laisse néanmoins perplexe, dans la mesure où je ne me la suis (et on ne me l'a) jamais posée. Il faudrait sans doute que je prenne le temps, un jour, d'y réfléchir plus avant... dans mon prochain livre. (Car de même que l'on avance en marchant, je ne réfléchis qu'en écrivant.)

Quant à la marche, oui, c'est sans doute un des *mouvements* fondamentaux qui animent ma *démarche*. Marcher, arpenter, parcourir, sillonner, explorer : c'est par les pieds que le monde nous pénètre d'abord, c'est avec nos pas qu'on en prend la mesure (ou qu'on en fuit aussi la démesure parfois). La fatigue des pieds (comme la solitude) est un carburant bigrement nécessaire qui nous permet d'éprouver le *besoin de l'autre*.

Raphaël Monticelli :

Lorsque tu m'as envoyé ton livre des **Chroniques**, je l'ai lu d'une traite. Je t'en ai brièvement accusé réception par 4 qualificatifs : « magnifique, perturbant, nécessaire, courageux »... Les **Chroniques** m'ont bouleversé et je pourrais développer chacun de ces adjectifs... Je m'en tiendrai à deux d'entre eux : « nécessaire » et « courageux ». C'est le livre que beaucoup d'entre nous, j'imagine, ont rêvé d'écrire pour dire les douleurs de notre temps, sa folie meurtrière, pour mettre des mots sur l'horreur, pour nous en libérer, nous en purifier... Pour prendre ou mesurer ou assumer notre part de responsabilité dans l'horreur. Sans se poser en juge de personne. Pour faire humanité. Pour chercher rémission, ou résilience.

Pendant combien de temps as-tu porté ce projet d'écriture en toi ? Et as-tu identifié les résistances que tu as dû forcer en toi-même pour le mener à bien ?

Marc Delouze :

Combien de temps pour écrire ce livre ? Des décennies ! Cela a dû commencer avec la découverte de la Shoah, puis mon année passée en Hongrie (1975), puis l'écroulement du mur de nos certitudes vermoulues, puis la lecture des *Cercueils de zinc* de Svetlana Alexievitch, puis la lecture des *Récits de la Kolyma* de Chalamov. La première tentative d'organisation d'un livre rassemblant ces tragédies date de notre entrée dans le 3ème millénaire. Bien des versions depuis, avant cette dernière...

Je ne suis pas d'humeur mortifère. Je sens (et je *sais*) combien je suis porteur, à mon corps défendant, des tragédies qui ont endeuillé la seconde moitié du XX^e siècle. Certes je ne m'en sens pas coupable, mais j'en porte, comme tout-un-chacun, une part de responsabilité indélébile. Je ne suis pas juif, je ne suis plus communiste, je ne suis pas *gay* (ou le fus si peu !), je ne suis pas femme... et portant je suis tout cela ! *Comme tout le monde*.

Restait à assumer cette autre responsabilité : poser des mots sur ces choses. Il y faut autant d'humilité que d'exigence ! Sans cesse en moi résonnaient ces deux alarmes : la facilité, la fuite. Je ne pouvais ni me dérober, ni me hausser du col. Je n'écrivais pas ce livre pour juger ni condamner (d'autres s'en sont chargés, qui en eurent la lourde charge – et le talent afférent), ni même pour me défausser, mais pour, plus modestement (mais non sans ambition), donner *voix* à ceux qui n'en ont plus – s'ils en eurent jamais. Quand je fais parler les morts, je fais parler ces morts qui sont en moi, c'est-à-dire *en chacun de nous*. (...)

[Lire la suite de l'entretien - Voir la présentation du livre et lire des extraits](#)



L'Enfant qui regardait la mer

Michel Séonnet

collection Thorb,
éd. L'Amourier

Pourquoi un enfant regarde-t-il la mer ? Pour les bateaux, les pirates ou les sirènes, les poissons ? Rien de tout cela dans le nouveau livre de **Michel Séonnet**, mais un enfant tendre, contemplatif, amoureux, qui rencontrera la mer comme on rencontre une personne. Et la mer, lieu de rêverie et de fantasmes, sera aussi l'outil d'une révélation, d'une connaissance de soi. Car ce n'est pas pour s'y admirer que cet enfant, anti-Narcisse, regarde la mer, il n'a d'ailleurs aucune complaisance envers lui-même et n'hésite pas à dire son manque d'audace, sa maladresse au foot... S'il admire quelque chose, c'est la mer elle-même, d'un amour jaloux, une sorte de *plaisir solitaire* où le problème, ce sont les autres, la brutalité des autres ! La mer joue le rôle de miroir quand on se découvre

différent de ceux qui, par exemple, vont dans l'eau sans même prendre le temps d'y penser : *non seulement j'avais une peur terrible de sauter ainsi dans l'eau, mais j'aurais eu le sentiment d'une profanation. Je battis en retraite. Ils n'eurent cesse de me moquer.* Cet enfant, qui ignore encore ce que sera sa grande quête, ne saurait aborder la mer sans prendre le temps d'un remerciement [...], sans pénétrer *la chance d'une pareille vision.*

Les jeux de plage, la mer elle-même, *cette puissance charnelle qui cherchait en moi un écho tout aussi charnel...* mais aussi, parce qu'une chose change selon le point de vue du regardeur, la mer comme lieu de passage. Puisqu'on la traverse, c'est qu'elle a une autre rive d'où pourrait venir *un frère, ou mieux encore un amour.* Pour l'enfant, regarder la mer sera très vite, d'une manière qui s'avérera fondatrice, une ouverture à la pluralité, une éducation à l'ailleurs, au relatif et donc à l'autre : *La mer était multiple (...), les circonstances dans lesquelles on l'abordait pouvaient changer du tout au tout sa matière la plus intime, les certitudes que l'on en avait, les rêves ou les frayeurs vers lesquels elle entraînait.* Mer verticale, mystérieuse et violente... Elle ne peut mener vers l'enfant que des êtres soumis à la même grâce, au même mystère. Des étrangers : camarades de classe, ouvriers, et surtout des rêves de filles à robe fleurie de rouge puisque notre jeune héros aurait pu chanter, avec Aragon *J'aimais déjà les étrangères / Quand j'étais un petit enfant.*

Comme les galets qu'elle polit, la mer l'aura brassé, *usé(s) avec insistance, rendu si lisse(s), si doux. Quelle violence il fallait pour que la pierre acquît cette sensualité de peau !* L'enfant sait que cette mer qui *creusait en (lui), labourait (s)on innocence, appelait vers des horizons auxquels (il était) bien incapable de répondre,* le "fait" et le fait tout autre que s'il n'avait pas vécu dans cette fascination.

La belle langue de **Michel Séonnet** accompagne de ses longues vagues cet enfant qui grandit comme la mer le faisait tourner dans son *tambour* : sans tricher avec ses émotions, sa solitude, ses chagrins et, d'abord, son plaisir : *Et ma joie, alors, ce n'était pas de nager, de défier sa boule, mais bien au contraire de m'y plier, m'y lover, me jeter dans son déferlement, me relever, me jeter à nouveau, jusqu'à ce que la vague eût assez de force pour m'étreindre et que je pus me laisser rouler à l'intérieur où pendant de brefs instants il m'était possible de nager au milieu des galets !*

Françoise Oriot

L'Enfant qui regardait la mer, 13,00 € [Cliquez ici pour lire des extraits ou commander ce livre](#)

RÉÉDITION

Belle idée, oui, cette réédition d'*Avant la nuit* !

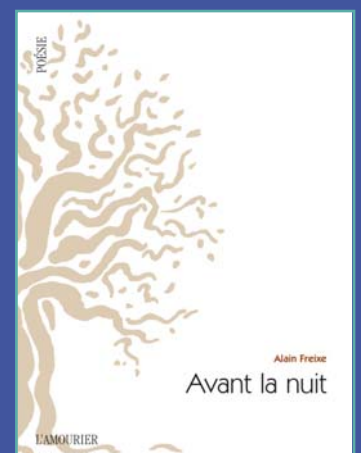
L'architecture de ce livre est forte : un poème liminaire et un conclusif, chacun de cinq pages, encadrent deux grandes parties, l'une et l'autre composées de cinq poèmes. Le texte liminaire, *Dire que c'était là*, nous oriente du côté d'un passé où quelque chose aurait été irrémédiablement *manqué*, alors que le dernier, *Vite avant la nuit*, en appelle au futur avec le sentiment d'une urgence, comme si, là encore, quelque chose risquait de se perdre.

Entre ces deux poèmes, donc, deux parties en équilibre : *Ce qui du fond remonte* est le titre de la première ; celui de la seconde, sans majuscule, est précédé d'un signe de suspension : (...) *n'est pas fait pour le regard.* Et le lien se fait immédiatement entre les deux parties : *Ce qui du fond remonte... n'est pas fait pour le regard.* D'où cette question : *que saisit donc vraiment le regard ?* Autrement dit : quel lieu habitons-nous, puisque le regard nous donne, immédiatement, ce qui est là, *sous nos yeux*, dans le temps présent. Quel présent habitons-nous en vérité ?

Avant la nuit

Alain Freixe

collection Fonds Poésie,
éd. L'Amourier



Alain Freixe
Avant la nuit

Cette question, on le sait, est celle de la poésie.

Or l'architecture du livre, qui, par sa rigueur, construit un poème d'un seul tenant, est elle-même soutenue par l'avancée constamment *frappée* comme au rythme d'une marche. La frappe vient de séquences souvent asyndétiques. De livre en livre, Freixe creuse une même question. D'où, assez vite chez le lecteur, ce sentiment que la rigueur de la parole sous la voûte dressée du poème est la seule chose qui tienne au sein d'un monde qui se défait.

Dès l'origine en effet, quelles qu'aient pu être les illusions des enfants – *ils avaient cru aux flammes* – le regard est en échec, comme le sont aussi la main lorsqu'elle cherche à *agripper*, ou encore la bouche parlante. L'expérience de l'en face – le *mur* par exemple est ici très présent – renvoie la conscience poétique à la sensation d'un *fond* du monde d'où remonte quelque chose comme le signe *neutre* d'une absence dont finalement on ne peut rien dire : on ne peut que témoigner de sa trace, perçue dans son propre éloignement. Yeux, voix, mains n'ont pas de prise sur cela seul cependant *qui compte*. Je pense à la question de Rilke : *Qui nous a retournés ainsi ?* ; mais aussi à Blanchot : *La mort nous précède*. Telle est la donne. Elle est cruelle : *Hier feutre toute joie*. Le vide une fois dé-couvert, toute joie, présente ou future, est comme émoussée, sinon interdite.

D'autant que l'installation dans l'économie d'un calme ou d'une pause derrière des *vitres* ne serait qu'une illusion porteuse de *nauffrage*, dispensatrice de cette *tristesse rouge*

sur fond noir dont le frontispice de Marie Alloy était – dans la première édition – un juste contrepoint, qui vibrerait fort. Il s'agit surtout d'apprendre à accepter que le mur d'en face n'ait pas d'autre réalité pour nous que celle de sa distance. Alors, qu'est-ce que vivre *dans le vif du temps qui passe* ?

Mais on ne vit jamais *dans*, si ce n'est précisément *dans* cette distance, *dans* l'éloignement, *dans* l'entre-deux ; on vit *entre* : *entre les plis*, à la *lisière*, dans l'*écartement*, dans la *coupure*, la *déchirure*, la *fente*, le *peruis*, la *jointure*, la *faille*, la *lézarde*, le *pas*, le *mal pas*, le *passage*... Je n'en finirais pas de relever les occurrences de cette thématique qui anime l'expérience poétique de Freixe. D'où la belle formule : *Chez toi n'est jamais qu'un seuil*.

Tel est le seul lieu habitable, du moins le seul qui ne se berce d'aucune illusion ; le seul aussi qui ouvre un avenir. Je crois que le poème, *main courante nouée aux jours*, peu de chose peut-être aux yeux des pouvoirs et des grandeurs d'établissement, est néanmoins, dans son halètement et sous sa voûte dressée en dépit de la perte nécessaire, ce seuil précaire pour dire et assumer le passage. En ce sens, on a vu de quel mensonge il nous sauve. Et comment en fin de compte il requiert de nous que nous soyons des *réfractaires*.

Après quoi : *Tu repartiras, tu repars toujours*.

Jean-Marie Barnaud

Avant la nuit, 12,00 € [Cliquer ici pour lire des extraits](#)

AGENDA DES AMIS

PRÉSENCE DES ÉDITIONS L'AMOURIER

■ **Mouans-Sartoux**, Festival du livre
Présence des éditions L'Amourier
Espace stand B054
avec Jeanne Bastide, Marc Delouze, Alain Freixe, Raphaël Monticelli, Françoise Oriot, Michel Séonnet, Yves Ughes...
ven. 7, sam. 8, dim. 9 octobre 2016

■ **Colmars-les-Alpes** (Haut-Verdon)
Festival du livre *Les Feuilles d'automne*
Présence des éditions L'Amourier avec Raphaël Monticelli
sam. 29, dim. 30 octobre 2016

■ **Paris**, Salon de *L'Autre livre*
Espace des Blancs-Manteaux (6^e arr.)
avec nombre de nos auteurs
ven. 11, sam. 12, dim. 13 novembre 2016

LECTURES

Cap d'Ail, Roc Fleuri, 23 av. du Dr Onimus
no-made et Fondation David Tafani
Lecture par Marie Jo et Alain Freixe, Françoise Oriot, Yves Ughes et Anthony Thiberguen
autour du thème de la *craquelure*
Musique avec Jean-Louis Ruf-Costanzo
dimanche 25 septembre 2016 à 16 h 30

Nice, BMVR
Lecture et rencontre avec Marc Delouze
accompagné au mandolincelle par
Jean-Louis Ruf-Costanzo
vendredi 7 octobre 2016 à 17 h

Labastide-Saint-Pierre (82)
Lectures au Domaine Saint-louis dans le cadre
des "*Vendanges de mots*" par Michel Baglin,
Alain Freixe et Emmanuel Merle
samedi 15 octobre 2016 à 15 h

Nice, La Providence
Raphaël Monticelli *Bribes... de conversation*
lundi 24 octobre 2016 à 20 h

Saint-Omer, *En toutes lettres*
Alain Freixe invité aux *Feuilles d'automne*
du 17 au 19 novembre 2016

Paris, *Le Mercredi du poète*
Brasserie *Le François-Coppée* (6^e arr.)
Rencontre avec Alain Freixe
mercredi 23 novembre 2016 à 15 h 30

Nice, BMVR
Hommage à Henri Maccheroni
jeudi 1^{er} décembre 2016 à 17 h

Nice, BMVR
Lecture par les Amis de L'Amourier
"*autour de Charles Baudelaire*"
samedi 3 décembre 2016 à 15 h

Grasse, Bibliothèque
Conférence/Lecture par Raphaël Monticelli
Les livres d'artiste et les Bribes
mercredi 7 décembre 2016 à 17 h

EXPOSITIONS

Nice, Galerie Quadrige
Alain Lestié *Livre de L'Odyssee*
Vernissage 27 octobre 2016

Perpignan, Faculté des Lettres
Patrick Soladie *Partitions d'écrits*. Conférence
Mireille Courrent. Lecture Alain Freixe.
mardi 18 octobre 2016 à 15 h

ATELIER D'ÉCRITURE

animé par Michel Séonnet **Nice**, BMVR
Dialogue avec les nuages
samedis 10h/12h30, 1, 8, 15 octobre et
5, 12, 19, 25 novembre - 04 97 13 48 35



Cadran solaire installé à Coaraze (siège des éditions L'Amourier), créé par Henri Maccheroni.

Le Basilic

gazette de **L'Association des Amis de L'Amourier**
5, rue de Foresta - 06300 - Nice
publiée par l'AAA dont l'action est soutenue
par la Ville de Nice.

Comité de rédaction

Alain Freixe, Marie Jo Freixe, Bernadette Griot,
Martin Miguel, Raphaël Monticelli, Françoise Oriot,
Michel Séonnet, Benjamin Taïeb et Yves Ughes.
Maquette: Bernadette Griot

L'Amourier éditions, 1 montée du Portal
06390 – COARAZE Tél: 04 93 79 32 85
www.amourier.com *L'amour des livres*

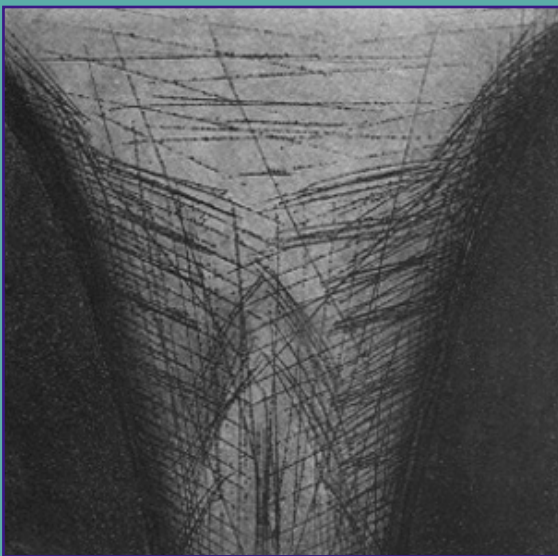
HOMMAGE à Henri Maccheroni

Notre ami Henri Maccheroni est mort le 25 mai 2016 à l'âge de 84 ans. Artiste, peintre, graveur, photographe, homme du livre, Henri a articulé son œuvre autour des questions des origines, de la condition humaine et de la construction du sens depuis ses *Mondes inachevés* des années 60, ses "2000 photos du sexe d'une femme" des années 70 ou ses Christs des années 90.

Passionné de poésie, il a travaillé avec une centaine de poètes, réalisant des livres de bibliophilie, ou des "œuvres croisées" selon le terme employé par Michel Butor. Il a ainsi illustré deux ouvrages aux éditions L'Amourier: *Les gestes de la neige* de Béatrice Bonhomme et *Poèmes* d'Hölderlin traduits par Jean-Pierre Faye, et publié ses *Emblèmes de la ville*, carnet où dialoguent textes et dessins.

Il est impossible de ne pas évoquer son attachement, par-delà la mort, à Robert Rovini, poète, germaniste, premier traducteur de Hölderlin en français, disparu en 1968, dont il a contribué à réaliser le *Cabier* aux éditions L'Amourier.

Raphaël Monticelli

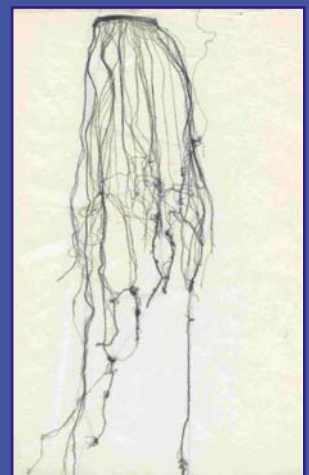
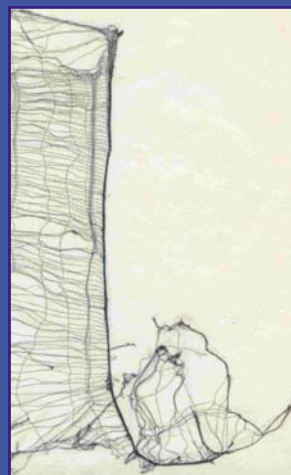
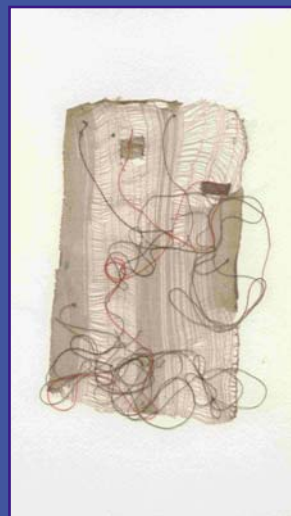


HOMMAGE à Valérie Sierra

Notre amie Valérie Sierra nous a quittés le 19 juin 2016... Valérie fut une artiste à la démarche forte et singulière, elle est de ces artistes découvreurs, de ces insatisfaits du monde tel qu'il nous apparaît ou tel que nous nous le représentons, de ces inquiets, ces déchirés dont le regard hésite et pèse le monde autrement.

Dans l'œuvre de Sierra tout vient du corps féminin. C'est ce corps qui donne leur forme et leur galbe, leur raison d'être et cette poésie d'intimités tièdes, aux collants et aux bas dont elle se sert comme matière première. C'est ce corps, désormais disparu, à peine représenté, qui initie toutes les images de perte et de deuil, de manque et de soif qui inondent son œuvre; et c'est de lui que naissent d'autres formes du travail: reliquaires, gravures et livres. C'est dans ce corps que prennent naissance la palpitation transparente des peaux, les paysages et les géographies, les bruits des sources et des fleurs, les remuements d'étoiles, les débris de galaxies et ces fragments déchirés de voie lactée.

Raphaël Monticelli



Reproductions d'œuvres de Valérie Sierra tirées de son livre *Le Framboisier*, édité par La Diane française.